

Choix de poèmes

Par Licia Soares de Souza

On me demande d'être sans temps ni espace...

Et toi, braille dans ta solitude de guerrier vaincu.
De ceux qui rient sans gêne,
– confondant l'amour et la haine –
ceux qui manient des armes mortelles
dans leurs mains tordues,
rongées d'impudences.

Je veux dire notre monde contemporain.

En cet instant j'ai l'illusion de parader
devant des barricades bondées de rats
qui ne comprennent rien à l'incommensurable
du malheur.

Tu es le seul à insister dans tes certitudes.
Mais tu marches dans la profondeur du néant.

Tout est déjà englouti.
Ceux qui sont là aiment la mort.
Les reîtres s'investissent dans un déploiement
de sécheresses et de frissons.
Leurs poches sont pleines de bombes
contre les Noirs, – asservis durant des siècles, –
contre les femmes – fidèles à la vie.
Ils condamnent à mort les invertis
qui se recroquevillent,
apeurés comme des feuilles lacérées.
Ils dressent un échafaud pour tous les penseurs
qu'ils veulent anéantir
dans le pire des silences.

Moqueuse, la force de la nature tropicale!
Chagrinée à force d'être si verte,
et impuissante
face à ces condamnations stridentes
suivies du silence enlacé
jaune opaque des murmures.

Senteurs de poivre de Cayenne,
– mais cette fumée amortissante
ne pourra me faire taire –,
mes aurores veilleront,
libres pour mes amours,
et je m'avance, ceinte de courage.
Je mêle mon souffle aux combats de la chaleur
pour crier contre cette mort
inscrite en caractères sibyllins.

Retournées à la terre des songes,

mes paroles doivent veiller,
et mes pensées encore vivantes
– encore un peu –
avant que la loi du bâillon
ne nous muselle
à l'aune de nos réponses.
Je calque la splendeur du paysage,
poinçonne et cisèle mes journées de souvenirs d'enfance.
Les images s'engouffrent dans ma poitrine,
ô vous ! héros
qui avez partagé mes élans secrets.
Vous m'avez instruit dans le vertige de ma passion pour toi.

Tu n'es plus la rhapsodie du colporteur frêle et chagrin.
Tu es née titan, vaste boucle de mémoire partagée.
Tu t'ouvres à cet universel
qui en dépit de ses brèches
nous guide dans les méandres des archives
les plus manifestes des sociétés
sans timon.

Tu étudies – à toi l'essentiel – les avatars de la bâtardise
des accoutrements.
Nous souffrons, terrassés par le poids d'une telle hérédité.
Mais les astres accordés des constellations insondables
nous ont appris à parler
la langue des relations subversives.
Nous continuerons ensemble,
têtes interpénétrées que nous sommes,
dans la galaxie des protestations.
Nos premiers échanges seront frappés de brûlantes contradictions.
Nous serons des êtres qui s'initient au geste originel.

Les vieux généraux

n'affectionnent guère la nature tutélaire.
Ils en font fi.
Derrière eux tout s'embrase.
Ils dérobent les feux des dieux des ténèbres
qui font de la Bible une machine infernale.
Ils progressent à contre-courant
des chants de sagesse,
c'est l'essence de notre vie qu'ils veulent calciner.
Ils réduisent en cendres la vigueur de nos forêts.

Regarde, regarde la souffrance
des arbres qui s'écroulent l'un après l'autre,
pris d'assaut par ces hautes flammes rouges,
dévastatrices.
Écoute, écoute la souffrance
des animaux qui essaient désespérément
d'échapper à l'ardeur exterminatrice
de la chaleur.

Nature, écrin de verdure,
havre de paix,
pure source d'énergie,
les cendres t'ont ensevelie !
Et j'entends l'ultime cri dans la lumière spectrale
des troncs torturés.

Dans la citrouille des généraux,
évidée de toute trace de sentiment,
règne seule l'ambition
de dessiner la carte d'un monde inhospitalier,
tracé sur les scories,
esquissé dans l'atmosphère suffocante
de la fumée assassine,
cette tueuse en série !

L'esprit dirimant,
que les bêtes du feu intronisent
dans notre territoire,
saute par-dessus les clôtures des immémoriaux
et menace de brider toute la planète.
Cet esprit nous dépasse.
Mais tu me dis qu'il n'est plus en nous,
qu'il nous échappe concrètement.

Nous saisissons les allégories de son désarroi
se déplaçant de lieu en lieu,
flux d'un temps saccagé, figé,
qui nie tous les mouvements
de nos attachements.

Nos mythes séculaires
déroulent la mémoire du continent,
questionnent la transmission du pouvoir.
Les réciter
permettra de libérer les énergies créatrices
de nos voix opprimées,
et de mettre à mal la sécurité malade de ces vieilles ganaches de généraux.
Saisir l'écho de nos cénacles en marche
dont les paroles font vibrer nos pieds et nos bras
allant belle erre; chocs, convulsions où tout se prépare
pour un renouvellement.
Regagner notre monde au bout de nos malheurs,
fouler les feuilles mortes tourbillonnant sous nos pieds,
réinventer les rituels de préparation de nos batailles.

L'esprit, que les porteurs de feu transmettent,
est là maintenant pour nous guider sur une route
sur laquelle nous avancerons, agiles,
pour découvrir où les esprits de sagesse de nos devanciers
nous mènent dans nos engagements.

C'est sur l'esprit qui s'élance que ta vie se modèle.
Et tu m'ouvres la grille
donnant accès aux cartes enchantées
qui vont me servir de phare
pour arpenter cet autre monde de dieux plus solidaires,
pour enfin vaincre les dieux des ténèbres
des vieux généraux.

Ogoun, forgeron sans égal,

maître du fer et des armes,
joins-toi à nous dans nos batailles.
Tu connais mille ruses pour déterrer le champ étranger,
écraser avec des pieds impitoyables
les monstres qui s'emparent de notre nature,
confisquent notre territoire,
et vident notre baie de nos meilleurs souvenirs.
Ils ne cessent de frayer des itinéraires brisés,
où nos arbres se tordent blessés,
inclinant leurs branches torturées,

pour laisser la place au béton des bâtisses
de haut rang,
ou aux commerces illicites de gros malfrats protégés par les vieux généraux.

Viens, Ogoun, maître des armes,
durcis ton acier dans la salive des crapauds sauvages,
dans le venin qui coule des bouches des serpents.
Frappe les nuages lourds avec ton arsenal,
les façades du pouvoir qui ne savent pas que
l'espace de l'indocilité
a déjà commencé de déborder!

Remue-moi,

si j'insiste à être
une guerrière sans larmes,
sans armes perçantes.
Il est impératif d'être un espace ample,
d'être une mémoire dilatée.

Les larmes de notre histoire ne nous vieillissent pas.
Elles arrosent les branches flétries du temps
pour nous raviver,
former notre kaléidoscope d'imaginaires phosphorescents
doté d'une forme émolliente,
à la rencontre du grand volume de la baie de Tous les Saints¹
pour donner la beauté à toutes les ombres
et à tous les nuages lourds...
Nous voulons remettre en vie toutes nos douleurs, les resignifier!

Mes forces divines sont africaines
mais elles ne sont pas nomades.
Elles sont venues et sont restées
autour de la baie de Paraguaçu :
l'âme indienne de mon espace!
J'ai aussi l'endurance de mes Autochtones dans les veines
matraqués et noyés par les coques dures
des bateaux envahisseurs.

Mon corps exsude la sueur étincelante des eaux-mères indisciplinées!

1 La baie de Tous les Saints – Baía de Todos os Santos – la plus grande du Brésil, où les Portugais ont fondé la première ville du pays, Salvador, lieu d'un trafic intense d'esclaves noirs. Son nom amérindien était Kirymurê Paraguaçu, mais Amerigo Vespucci l'a changé en hommage à la journée de la Toussaint.

Biographie

Licia Soares de Souza a un doctorat en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) ainsi que deux stages postdoctoraux au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Elle est professeure titulaire de l'Université de l'État de Bahia au Brésil et professeure associée à l'UQÀM. Elle a publié un recueil de poèmes en allemand (2017), un autre en portugais (2020). En 2017, elle a été parmi les 20 finalistes du concours de poésie de Radio-Canada, avec le poème *Mes Frontières*. Membre de La Traversée, l'atelier géopoétique nomade de l'UQÀM, elle a publié en 2019 *Pour une Géopoétique interaméricaine*, essai sur la représentation de Montréal dans des romans québécois contemporains. Elle est vice-présidente de l'Association Internationale d'Études Québécoises – l'AIEQ – pour les Amériques.